

Poivre à Maillart Dumesle, le 20 février 1775

Un document des Archives départementales d'Eure et Loir à Chartres. Fonds Grandet-Bailly, cote 15 J 40

Maillart a fait circuler son pamphlet contre Poivre « *Lettre de Rama* ». Celui-ci lui écrit ce qu'il pense de sa façon de faire.

Copie de la lettre de Monsieur Poivre à Monsieur Maillart Dumesle,
écrite de l'ermitage le 20 février 1775

Je comptais, Monsieur, sur votre honnêteté, et depuis notre première entrevue à l'Isle de France, en votre qualité de mon successeur, je n'avais cessé de vous regarder comme mon libérateur.

Je comptais sur votre honnêteté et sur les procédés que se doivent entre eux des hommes honnêtes qui remplissent successivement une même place.

J'y comptais malgré les rapports de plusieurs personnes qui vous ont connu à Cayenne et que je n'ai jamais dû croire, qui vous peignaient sous des couleurs étranges, surtout comme l'ennemi né de vos prédécesseurs et même de vos successeurs dans les places que vous avez occupées. Je ne crois pas un mot de ce qu'on m'avait dit de votre caractère, et je n'ai parlé de vous aux ministres que comme d'un administrateur éclairé qui m'avait paru très honnête. Vous n'en avez pas agi de même à mon égard. Dans le même temps que je vous défendais à Paris, puis à Fontainebleau, en août et en octobre, vous faisiez courir dans votre colonie un libelle ridicule, indigne même de Rama, sous le nom duquel vous l'avez composé, puis vous avez eu la dureté de me l'adresser avec deux autres lettres ou mémoire de votre façon, et vous en avez adressé encore d'autres qui me sont revenus, à vos amis de Paris. Tous ces beaux ouvrages sont datés du 12 août dernier, époque remarquable parce que c'est celle à laquelle j'avais le bonheur d'être votre panégyriste au pied du nouveau ministre de la Marine¹.

Vous avez été trop facilement trompé, Monsieur, sur le chapitre de votre prédécesseur, mes ennemis vous ont adressé un écrit qu'ils vous ont persuadé être de moi, et je n'ai fait aucun mémoire qui ait paru dans le public, mes meilleurs amis n'en ont vu aucun. Dans ma reddition de compte, j'ai rendu justice à votre honnêteté et à vos lumières, ils auront falsifié l'écrit qu'ils vous ont fait passer.

Ils ont, suivant les apparences, profités de l'infidélité de quelque commis du Bureau des Indes, pour tirer copie d'un cahier de ma reddition de compte, faite pour le Ministre seul, dans laquelle je ne dis que du bien de vous. Il faut qu'ils n'en aient conservé que le canevas, et qu'ils aient ajouté, qu'ils en aient retranché, enfin qu'ils l'aient falsifiée au point que ce ne soit point du tout mon ouvrage. Je dois le juger ainsi par l'inflammation mortelle que cet écrit défigurait vous a causée.

Vous deviez en cette matière vous défier de mes ennemis qui vous étaient trop connus. Vous avez eu la faiblesse de donner dans leur piège, vous les avez cru bien légèrement, ils voulaient vous enrôler sous leurs drapeaux pour se renforcer de votre aide dans la persécution atroce qu'ils m'ont fait éprouver. Ils vous ont méprisé assez pour tenter de vous rendre l'instrument de leurs passions

Malheureusement pour vous, ils y ont réussi, vous vous êtes enrôlé sans hésiter, ils vous ont électrisé par votre partie faible, et aussitôt vous avez composé les trois pièces que vous m'avez adressé vous-même par duplicata, afin de bien tourner et retourner le poignard que vous croyez m'enfoncer

¹ Turgot est nommé ministre de la Marine le 14 juillet 1774, il passe aux Finances le 24 août.

dans le cœur, suivant l'expression d'une personne de rang qui vous a connu à Cayenne. Vous avez envoyé à mes persécuteurs, ces nouvelles armes trempées dans le fiel ; vous en avez répandu partout, et vous avez fait un appareil immense de guerre pour vous battre contre un ennemi imaginaire.

Que de fautes, Monsieur, vous vous seriez épargné si vous aviez été plus maître de vous-même, d'une nature moins inflammable, moins prompt à condamner un absent, un absent qui a eu l'honneur d'occuper la place que vous occupez, un absent qui n'a pensé à vous que pour en dire du bien, et qui a au moins la réputation d'un homme honnête.

Ne m'avez-vous pas plaint vous-même à l'Isle de France, ne m'avez-vous pas dit que vous n'eussiez jamais résisté au désagrément de vivre avec un collègue tel que celui qui avait exercé ma patience, que vous vous seriez enfui à la nage plutôt que de rester avec un tel homme : après l'avoir si bien connu par votre propre expérience, comment ne vous êtes-vous pas défié de ses pièges.

Je vous livre, Monsieur, à vos réflexions. Rappelez-vous du principe de la morale la plus commune, les règles de la loi naturelle, et réparez, si vous le pouvez, le tort que vous vous êtes fait à vous-même en vous écartant de ces principes et de ces règles.

J'aime, Monsieur, la paix et le repos, j'en jouis dans ma retraite malgré la persécution de mes deux ennemis, fortifiés d'un troisième ; j'en jouis sous la protection des hommes vertueux qui gouvernent aujourd'hui nos affaires. J'ai depuis longtemps le bonheur de ne pas laisser dépendre ma tranquillité des passions d'autrui, et je n'ai pas l'imagination assez dérégulée pour me battre comme Dom quichotte contre des moulins à vent.

Ainsi je ne répondrai pas à vos questions venues trop tard, y ayant déjà répondu à la satisfaction du Conseil du Roi. Je ne vous en ferai de mon côté aucune, mon âme est incapable de haine et de toute idée de représailles. Je me plais à croire tout ce que vous m'avez dit de vous-même et de vos talents, tout ce que vous en avez écrit sous le nom de Rama.

Je me réduis à vous supplier de recevoir avec bonté, les hommages d'admiration d'un humble et pacifique mortel qui met aujourd'hui toute sa science à se connaître et à se posséder soi-même, tout son bonheur à vivre dans la retraite, à cultiver un petit champ docile à ses mains, à goûter les douceurs de l'amitié, à oublier les ingrats, les méchants, les injustes, les sots, et que s'il se les rappelle, ne répond à leurs traits perdus que par des vœux pour leur félicité.

Avant de finir je vous observerai que vous devez un dédommagement à Rama. Cet esclave est noir, mais il est homme honnête, il est bon et fidele jardinier. Mais vous l'avez calomnié en lui faisant jouer le rôle d'un serviteur ingrat envers un ancien et bon maître. Son âme est incapable d'ingratitude, les bêtes les plus méchantes n'en sont pas susceptibles. Je vous demande pour lui, pour sa famille, la liberté en réparation du tort que vous avez essayé de lui faire dans l'esprit de toute la colonie. C'est un acte de justice que je vous demande, je le regarderai en même temps comme une grâce spéciale pour moi qui la sollicite.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Signé Poivre.

* * *